

INAUGURATION
DE LA
CATACOMBE DE COMMODILLA¹

Rome est la seule ville où l'étranger ne se sente pas dépaysé. C'est dire qu'elle appartient à tout le monde et, à ce titre, il me semble permis de vous entretenir de la belle cérémonie à laquelle je viens d'assister dans la catacombe de Commodilla, grâce à l'amabilité du baron Kanzler, un de nos membres correspondants. Nul de vous n'a oublié l'honneur qu'il fit à notre ville en commençant par elle la série de ses remarquables conférences sur les catacombes, et quelques-uns d'entre nous sont allés à Paris, en novembre dernier, pour entendre le professeur Marucchi exposer, à la Salle de Géographie, les dernières découvertes faites au cimetière de Commodilla.

Jeudi dernier, 27 avril, a eu lieu l'inauguration solennelle de cette catacombe, située comme toutes les autres hors des murs de Rome, à une faible distance de la grande basilique de Saint-Paul et de la route d'Ostie, dans la vigne de M. Giuseppe Serafini, bordée par la voie des Sette Chiese.

1. Lettre adressée de Rome par M. le baron de Bonnault, secrétaire de la Société historique, et lue par M. le Président dans la séance du 19 mai 1905.

Grâce aux itinéraires de pèlerins des VIII^e et IX^e siècles, on connaissait à peu près exactement son emplacement. Un des plus célèbres archéologues du XVIII^e siècle, Boldetti, y était descendu en 1720, mais quand il revint quelques jours plus tard pour compléter ses observations, un éboulement fortuit le força à y renoncer, et nul depuis n'avait osé s'y risquer. Depuis lors, quelques trous béants au milieu d'une vigne rappelaient seuls la catacombe qu'elle cachait.

Les travaux, commencés il y a deux ans environ par la Commission d'archéologie sacrée, ne tardèrent pas à amener d'importantes découvertes. En janvier 1904, le baron Kanzler pénétrait le premier dans la crypte des martyrs, transformée en une petite basilique et ornée de peintures et d'inscriptions par les papes saint Damase (366), saint Sirice (384) et saint Jean I (523). L'éminent archéologue nous a profondément impressionnés en nous traduisant son émotion, lorsqu'il retrouva, après douze siècles, ces peintures inconnues et fraîches encore sous la terre qui les protégeait.

C'est dans cette petite basilique souterraine qu'eut lieu la fête du 27 avril et qu'une messe fut dite, pour la première fois, après un intervalle de plus de mille ans !

Imaginez un rectangle assez irrégulier, long de douze à quinze mètres et large de quatre. A l'extrémité, en face de l'escalier qui y descend, un renfoncement abrite un tombeau double et ouvert. A côté, à droite, une petite abside occupe le reste de cette paroi de quatre mètres au plus ; à droite encore, sur la partie latérale, une autre absidiole est taillée dans le tuf, faisant face à un étroit couloir qui conduit également dans cette petite basilique. Pour parer à l'éboulement des terres, il a fallu élever une voûte en briques, mais on a ménagé une ouverture au centre, qui laisse passer les rayons du soleil de midi. Pour la circonstance, les murs latéraux en tuf brun sont ornés de feuillage et de couronnes de fleurs ; de longues palmes se dressent dans les angles, le tombeau double du fond

est garni d'une jonchée de fleurs blanches et rouges. Entre les deux absidioles un petit autel est dressé, sobrement orné d'une croix byzantine et de six chandeliers de bronze comme les autels primitifs. Mgr de Waal, président des *Cultores Martyrum*, célèbre la messe, en faisant face aux assistants, suivant l'ancien usage liturgique. Autour de lui, les clercs du Collège germano-hongrois exécutent de nombreux morceaux de chant purement grégorien. Si leur accent guttural est parfois un peu rude pour des oreilles françaises, leurs robes rouges s'harmonisent parfaitement avec le caractère de cette fête des martyrs.

Tous les archéologues s'accordent, en effet, à reconnaître dans le tombeau couvert de fleurs, celui de saint Félix, prêtre, qui mourut en 305, durant la persécution de Dioclétien. Pendant qu'on le conduisait au martyre, un inconnu se présenta, et, s'affirmant hautement chrétien, recueillit avec lui la palme de triomphe. Faut-il de savoir son nom, le martyrologe l'appelle *Sanctus Adauctus*, le saint adjoint ou ajouté par Dieu. Tous deux furent déposés dans le cimetière de Commodilla, *in uno loco*, c'est-à-dire soit dans le même tombeau double, comme l'affirme M. Marucchi, soit simplement dans la même chambre cimetériale, suivant l'opinion de Mgr Wilpert. Quant à Commodilla, propriétaire du cimetière, on sait seulement que c'était une riche matrone romaine, dont le nom n'est pas autrement connu.

Une peinture assez dégradée représente les deux saints au-dessus du tombeau et entre eux sainte Merita, dont la tombe est le sujet d'une discussion encore pendante et trop longue pour la rapporter ici. Mieux vaut nous attacher aux diverses peintures qui font de ce sanctuaire, un des plus intéressants retrouvés jusqu'ici dans les catacombes.

C'est d'abord à gauche, en débouchant de l'escalier, une théorie de saints rangés à droite et à gauche du Sauveur. Le Christ est sans nimbe cru-

cifer, suivant la règle des peintures fort anciennes ; à sa gauche saint Paul tient à la main le rouleau des épîtres, puis viennent saint Félix et saint Etienne ; à droite on reconnaît successivement saint Pierre avec son type traditionnel, un saint à demi-effacé et sainte Merita. Les noms sont inscrits en latin à côté des personnages représentés au tiers de nature. L'œil exercé de Mgr Wilpert a reconnu dans ce tableau la remise des clefs à saint Pierre et chacun aujourd'hui l'y distingue facilement. Ce sujet n'avait jamais été retrouvé jusqu'ici parmi les peintures des catacombes, et il est inutile d'insister sur son importance dogmatique.

Du même côté, en nous rapprochant du fond, une autre fresque nous montre la Vierge assise, ayant à sa gauche saint Félix et à sa droite saint Adauctus qui lui présente une femme nommée Turtura. Ici la conservation est parfaite et la Vierge surtout est un morceau admirable. Vêtue d'un long manteau sombre qui l'enveloppe tout entière et ne laisse apercevoir que ses pieds chaussés de pourpre et l'étroite coiffe blanche qui serre la tête, la Vierge est assise dans un fauteuil à dos rond et doré, aux bras droits constellés de perles et de cabochons. On dirait une impératrice byzantine. L'enfant Jésus, qu'elle porte sur ses genoux, est vêtu de drap d'or et tient à la main une lettre scellée, sans doute le placet de Turtura. Une longue inscription métrique nous renseigne sur les vertus de cette veuve, qui mérita bien son nom de Tourterelle par sa fidélité inviolable à la mémoire de son époux et à laquelle son fils a voulu rendre cet hommage. Ces personnages sont représentés grandeur demi-nature, de face, les yeux énormes, le nez long et droit, la bouche petite. C'est une des plus belles peintures byzantines que l'on connaisse.

Sans doute, on avait déjà découvert des madones plus anciennes, aux catacombes de Domitilla et surtout de Priscilla où la Vierge est du commencement du deuxième siècle, mais rien n'égale la

majesté de la vierge de Commodilla, et l'on y voit nettement indiquée l'intercession des saints en faveur des fidèles. C'est le premier type de ces innombrables tableaux de donateurs accompagnés de leurs patrons, tels que se sont plu à les représenter les vieux maîtres flamands et italiens.

On s'accorde à reporter à un siècle plus tard, c'est-à-dire au VII^e, la fresque placée entre le tombeau du fond et l'absidiole. Elle représente saint Luc, tenant dans son sac ses instruments de chirurgie.

De nombreux graffites mordent sur cette fresque ; il ne faut pas trop le regretter, car ils témoignent de la vénération des pèlerins pour les saints enterrés en ce lieu : saint Félix, saint Adautus, sainte Merita. Quelques-uns même émanent de prêtres qui se disent attachés au service de la petite basilique qui leur était consacrée sur le lieu de leur sépulture.

Le sol de cette basilique est littéralement pavé de tombeaux attestant l'antique et pieux désir des chrétiens de reposer près des corps des martyrs, leurs intercesseurs auprès de Dieu. Mais avec la foule qui s'y presse aujourd'hui, ce n'est pas le moment de les examiner. Parcourons plutôt les galeries déjà déblayées, où l'après-midi une procession aux flambeaux évoquait le souvenir des mystères sacrés célébrés jadis aux catacombes.

Dans quelques parties on a déjà reconnu trois étages de galeries comptant parfois jusqu'à onze *loculi* ou tombes superposées. Un tiers à peine est fermé par des plaques ornées d'inscriptions. Pour les autres, les chrétiens se contentaient, afin de reconnaître leurs morts, de sceller quelque fragment de verre, de poterie, de marbre, ou bien encore des coquillages et même des boutons.

Une disposition assez singulière mérite d'être signalée ; c'est l'établissement de puits carrés, dont les parois sont complètement garnies de *loculi*. On enterrait les morts en commençant par le fond. et l'on distingue encore la trace des barres de bois auxquelles on attachait des cordes pour descendre les cadavres. Les puits étaient ensuite remblayés

au fur et à mesure, et pour ces morts doublement ensevelis et condamnés à un éternel oubli, on supprimait naturellement toute inscription.

Dans les galeries établies suivant l'usage habituel, on n'a pas jusqu'ici retrouvé d'arco-solium, mais plusieurs tombes, en forme de cercueil, disposées le petit côté en avant formé d'une plaque de marbre, avec peinture sur le fronton triangulaire. Le symbolisme des peintures et des gravures est trop connu pour qu'il y ait lieu d'y revenir. L'aimable directeur des fouilles, M. Bevignani, nous fait remarquer cependant la fréquence du monogramme du Christ sous les deux formes PX enlacés et P simplement barré.

J'ai déjà dépassé les bornes d'une lettre et je ne puis entrer dans de plus amples détails et rapporter ici toutes les conjectures vraisemblables ou ingénieuses que j'ai entendu émettre. La plus grande partie de la catacombe reste à fouiller, et il y a lieu d'espérer que les prochaines découvertes, justifiant les renseignements fournis par les itinéraires de pèlerins, feront reconnaître de précieux souvenirs de saint Paul, dont le tombeau est peu éloigné. Commodilla fournirait ainsi, pour le grand apôtre des Gentils, un pendant à ce que Priscilla a donné pour saint Pierre.

Je ne saurais mieux terminer que par les paroles qui ont servi de conclusion à la belle conférence du baron Kanzler : « Si nous discutons encore sur l'emplacement du tombeau de tel ou tel saint, nous avons pu affirmer l'existence de ces martyrs inconnus jusqu'ici, et la messe qui vient d'être célébrée en leur honneur est identique à la dernière qui ait été dite ici, il y a plus de mille ans. C'est pour les enfants de la grande famille catholique, à laquelle nous appartenons, un titre de noblesse dont nous sommes justement fiers ».

BARON DE BONNAULT.

Rome, 1^{er} mai 1905.
